

L'INSERTION PROFESSIONNELLE DES PSYCHOLOGUES

ARTICLE PARU DS LE JOURNAL DES PSYCHOLOGUES 1998

La galère de l'insertion

L'intérêt pour l'évaluation de l'insertion professionnelle est relativement récent. En 1988, le Syndicat national des psychologues, en collaboration avec le journal *Le Monde*, avait lancé une enquête nationale qui donnait l'image suivante de l'insertion : un diplômé de niveau Bac + 5 sur deux trouve un emploi en moins de deux ans, emploi qui, en règle générale, est à temps partiel, surtout dans le secteur de la santé. Les psychologues des secteurs psychosociologie et psychologie du travail sont mieux rémunérés, s'insèrent plus rapidement et plus facilement. Le DESS apparaissait comme le passeport pour l'emploi.

Ces grandes tendances ont-elles changé depuis dix ans ?

L'enquête de l'APEC (1995), sur la base de l'enquête nationale du CEREQ (1994), menée sur 30 000 diplômés de l'enseignement supérieur, donne réponse à la question « Où travaillent-ils trois ans après leur diplôme ? » (DEA et DESS de psychologie) : 4 % en libéral, 60 % dans le privé, 22 % dans le public et 4 % dans l'enseignement public. Elle indique cependant que « *trois ans après l'obtention de leur DEA ou DESS de psychologie, 50 % des diplômés exercent dans une filière en relation avec leur cursus* ». Un sur deux : c'est dire l'étroitesse du marché des postes de psychologues. La durée moyenne de recherche d'emploi est, selon cette étude, de six mois.

D'autres informations sur l'insertion ressortent de l'enquête régionale de l'OURIP (Observatoire universitaire régional de l'insertion professionnelle) menée dans la région Rhône-Alpes. Premier constat : les étudiants en psychologie présentent un retard scolaire et universitaire important. Quant à l'insertion, les résultats sont plutôt encourageants : 81 % des diplômés de 2^e cycle et même 98 % des diplômés de 3^e cycle ont un emploi. Emploi ne signifie pas forcément un poste de psychologue, bien entendu. Nombreux sont ceux qui cumulent plusieurs emplois - 30 % des diplômés de 3^e cycle. Certaines universités mènent leur propre enquête. Ainsi, le DESS « psychologie de l'enfance et de l'adolescence » de Nanterre avait-il évalué l'insertion de toutes les promotions sorties depuis dix ans. Le résultat est plutôt encourageant : 3,5 % seulement des anciens déclarent être à la recherche de travail. De plus, ceux qui ont un emploi occupent à 58 % des postes de psychologues. Cette enquête montre également que les titulaires d'un DESS de psychologie doivent faire des formations complémentaires : 78 % des anciens de Nanterre en avaient suivi une. Les premiers emplois sont souvent dans le domaine de la formation. Anne-Marie Fontaine, co-auteur de cette étude, la commente ainsi : « *A l'heure actuelle, il ne faut pas chercher explicitement un poste de psychologue. Même s'ils sont souvent embauchés pour leur formation, les psychologues verront sur leur fiche de paie des intitulés du genre "responsable de la jeunesse"*. » Il faut se dire qu'on peut inventer son poste. Cela demande de la créativité et de la patience.

L'insertion des psychologues dans le marché du travail est donc difficile et lente. Il s'écoule des mois, parfois des années, avant qu'ils n'arrivent à trouver un emploi stable, correspondant à leur formation, et leur permettant de faire vivre une famille. Les principales raisons ont été invoquées :

- l'image du métier est mal définie, et suscite parfois la méfiance. D'où ce paradoxe : dans le domaine où les psychologues s'insèrent le plus facilement, celui du travail, ils n'en ont presque jamais le titre - ils sont « conseiller en recrutement », « consultant », « directeur des ressources humaines » ;

- le psychologue est un « luxe » : sa présence apparaît rarement comme indispensable ;

- le nombre d'étudiants qui sortent diplômés des facultés et des écoles est trop élevé : 2 360 en DESS de psychologie, 450 en DEA ;

- la formation n'est pas adaptée. Les étudiants sont assez mal, voire pas du tout formés à la connaissance du métier ;

- ces divers obstacles créent un cercle vicieux : sachant qu'il sera difficile de trouver du travail et combien une première expérience leur est nécessaire, beaucoup trop de jeunes acceptent n'importe quoi : un stage payé 2 000 francs alors qu'ils ont leur diplôme, ou encore une activité bénévole. Ce qui dévalorise l'image du métier.

Le plus bel exemple d'effet pervers, c'est celui de cette jeune psychologue qui a proposé bénévolement ses services à une association qu'elle souhaitait convaincre que cette dernière avait besoin d'une psy. Elle les a convaincus ; ils ont embauché... quelqu'un d'autre puisque, elle, elle travaillait pour rien !

Et pourtant, ils trouvent...

Cependant, des jeunes diplômés qui trouvent du travail, cela existe ! Voici quelques exemples de stratégies qui ont payé.

- **Persévérer** : Marie-France, 32 ans, un DESS de psychologie de l'enfance et de l'adolescence en poche, a longtemps galéré : poste d'éducatrice spécialisée, remplacements de psychologues scolaires, formation d'adultes, chômage : « *J'avais presque fait mon deuil d'un poste de psychologue* », dit-elle. Presque, mais pas tout à fait : elle continue à chercher, et tombe sur une petite annonce réclamant des psychologues pour un Point Jeunes, lieu d'écoute pour jeunes et familles en difficulté. Elle y est contractuelle, mais elle prépare le concours de la Fonction territoriale, dans l'espoir d'être titularisée.

- **Se donner les moyens financiers de tenir** : « *La psychologie a toujours été mon rêve* », dit Sonia, psychologue clinicienne de 28 ans. Aujourd'hui, elle travaille à temps partiel dans une agence de publicité : « *C'est un gagne-pain, rien d'autre* », affirme-t-elle. Parallèlement, elle continue inlassablement à chercher un poste de psychologue clinicien. Après de nombreuses candidatures spontanées, qui ont échoué, elle tente de se construire un réseau, en travaillant en milieu psy, pour avoir de la pratique, pour connaître du monde. Elle a une vacation de psychologue. Elle n'est pas rémunérée.

- **Faire un choix de raison** : Valérie, qui vient de Psycho Prat', s'y est passionnée pour la psychopathologie, mais, dit-elle, « *dans ce domaine, on embauche peu de débutants, alors que les entreprises, elles, recherchent les jeunes. Or l'important, pour moi, c'était de trouver du travail.* » Alors, elle fait l'option « gestion des ressources humaines », et, grâce aux petites annonces sur Minitel de son école, elle trouve un emploi de chargée de recrutement, pour 13 000 F par mois. Elle ne s'inquiète pas pour son avenir...

- **Miser sur les compléments de formation, les stages**. On peut distinguer plusieurs cas de figure :

- les « indispensables ». Si l'on veut un poste de psychologue clinicien, il faut avoir fait un stage en psychiatrie (certains précisent même « en psychiatrie d'adultes »). Trouver un poste dans un service de recrutement avec un DESS de psychologie clinique, c'est possible... à condition d'avoir acquis une connaissance de l'entreprise au moyen de stages ; un diplôme en gestion, ou celui d'un IAE (Institut d'administration des entreprises), constitue également un atout ;

- les « compléments ». Ce sont des diplômes (DESS, DU), des séminaires, des stages qui se situent dans un domaine très proche du domaine principal et ainsi « étoffent » le CV (par exemple, un DESS d'ergonomie après un DESS de psychologie du travail) ; ou qui dotent le jeune diplômé d'un outil ou d'une orientation particulière : DU de techniques projectives, formation aux bilans de compétence, séminaires sur l'alcoologie. Ce n'est pas

forcément payant dans l'immédiat : « *Il y a tant de DU ! On n'a jamais le bon !* », se plaint Laurent. Mais cela peut payer à terme, et surtout, on se maintient ainsi dans le milieu, on se fait des relations. Or, en psychologie, le recrutement par bouche à oreille est roi ;

- les formations aux thérapies : thérapie familiale, thérapies comportementale et cognitive, relaxation, etc. Elles sont dispensées par de nombreux instituts et associations privées. Nous ne parlons pas de la psychanalyse, car ce n'est pas à proprement parler une « formation professionnelle » mais un travail sur soi, dont certains ressentent le besoin, qu'ils aient ou non l'intention de devenir psychanalystes. A ceux qui ont cette intention, les écoles psychanalytiques existantes proposent des cursus de formation ; il faut se renseigner.

- **S'investir à fond dans une direction ou se reconvertir.** Anne-Laure, alors qu'elle effectuait un stage dans un hôpital militaire, décide de tenter sa chance de faire carrière dans l'armée en effectuant son service militaire d'abord, puis en le prolongeant. Pari à moitié gagné : elle a un contrat de deux ans comme psychologue dans un hôpital militaire, et elle prépare un concours pour devenir officier de carrière.

- **Se placer sur un nouveau créneau.** Aimée et Arlette ont découvert le DESS de psychologie de l'environnement alors qu'il n'avait été créé que deux ans plus tôt, à Paris-V (c'est le seul en France). Elles y ont gagné un accès plus facile que dans d'autres DESS, des cours en petits effectifs, et des stages qui se sont prolongés par des commandes de travaux, si bien qu'elles se sont tout de suite lancées en pratique libérale. En dehors de leurs qualités personnelles, elles ont sûrement été avantagées par le fait que, dans un secteur nouveau, les débutants ne se heurtent pas à la concurrence de diplômés chevronnés.

- **Créer son emploi, « vendre » un projet.** Ce conseil, prodigué aux débutants, est valable à condition de ne pas se faire d'illusions : on peut trouver de bonnes idées, mais les faire financer est nettement plus difficile. Avec de la persévérance, et en trouvant la bonne porte, on y arrive parfois : Laurence avait soumis à quatre mairies un projet de suivi d'enfants en crèche par une psychologue, sans recevoir de réponses en retour. Un an plus tard, à la suite d'un incident dramatique - la mort d'un nourrisson - une de ces mairies se souvient de sa lettre, la ressort et embauche Laurence (5).

Elisabeth, psychologue dans un hôpital de long séjour, y crée une « boutique de vêtements » pour stimuler l'intérêt des résidentes, et parvient à en financer l'installation en présentant son projet au « trophée Hospitalia » décerné à des projets innovants (6). Peut-être Cécile, qui, à la suite d'un stage dans un service de chirurgie esthétique, a formé le projet d'un atelier de maquillage pour réconcilier avec leur corps accidentés et grands brûlés, aura-t-elle la même chance si elle se donne autant de mal pour trouver des mécènes que pour peaufiner son idée.

- **Sortir de la psychologie.** Isabelle, après un cursus classique à Psycho Prat', option psychologie clinique, est aujourd'hui...

conteuse. Rien à voir avec sa formation ? Oui et non : elle s'est formée au cours d'un stage chez une conteuse célèbre, Muriel Bloch, et elle se défend de « *psychologiser en racontant, car alors, on risque de passer à côté du plaisir partagé avec l'auditoire* ». Mais, dit-elle, « *les autres me renvoient l'image de la psychologue en moi : une façon d'installer le groupe, de le contrôler, de comprendre pourquoi tel enfant se met à crier...* » Et c'est sa double formation de psychologue clinicienne et de conteuse qui l'a fait embaucher par Accès, une association qui s'attache à développer le goût de la lecture chez les jeunes enfants.

L'avenir : points noirs et lueurs d'espoir

Prédire l'avenir est un exercice dangereux. Contentons-nous d'examiner les tendances actuelles concernant les débouchés.

Dans le domaine de la santé, il est difficile d'être optimiste, étant donné la réduction drastique des crédits. Le problème risque d'être le même pour tout ce qui relève de la fonction publique d'Etat.

En revanche, le chômage et ses conséquences (la marginalisation, l'accroissement de la violence chez les jeunes) préoccupent suffisamment les pouvoirs publics, nationaux et surtout locaux, pour les inciter à délier les cordons de leur bourse, et à faire appel à des psychologues pour encadrer des formations pour RMIstes, monter des points d'accueil pour jeunes et familles en difficulté, etc. Il y a là une carte à jouer pour ceux qui sauront élaborer un projet crédible, et le vendre.

D'autres créneaux devraient s'avérer porteurs, dans un avenir plus ou moins proche : peut-être l'aide aux victimes, pour lesquelles l'utilité d'une prise en charge psychologique est de mieux en mieux admise ; sûrement l'aide aux personnes âgées, dont le nombre est destiné à s'accroître rapidement. Notons, en particulier, la popularité des ateliers de mémoire qui leur sont destinés : les psychologues sont qualifiés pour les créer et les animer. Plus largement, la prise de conscience des fractures sociales, et des menaces qu'elles font peser sur l'équilibre mental des plus fragiles, offre aux psychologues une bonne carte à jouer : celle de la prévention. Ils peuvent convaincre la société qu'en ouvrant des lieux d'accueil et de parole à des personnes au bord du gouffre, ils ont une chance de les empêcher d'y tomber ; et que cela lui coûtera moins cher que d'aller les repêcher au fond de l'abîme. Mais ils ne peuvent y réussir que s'ils ont bien conscience de ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire, que s'ils résistent à la tentation de psychologiser tous les maux de la société pour se présenter en sauveurs tout-terrain... Sinon, gare aux réactions de rejet du « pouvoir psy » !